

Le mariage

Je n'ai jamais été fait pour les formats. Ni à la naissance, ni à 61 ans. Mes pensées ont toujours marché en ligne droite vers l'action, et les mots qui restaient en arrière ne survivaient que comme des échos — un ton, un geste, un silence qui en disait plus que la phrase.

Et tout a commencé quand j'ai regardé les couples du début des années 1900. Des mariages solides, de longues vies, et des trahisons gérées avec la philosophie la plus ancienne jamais inventée : si le cœur ne le voit pas, l'œil n'a pas mal. À l'époque, tromper était un investissement familial. Les enfants étaient le sous-produit, le travail était le destin, et les noces étaient la seule vraie dépense — les enveloppes payaient la fête, le reste était à la charge du couple. On dit que c'était parce qu'il n'y avait pas la télévision. Pas de talk-shows. Pas de distractions. Seulement la nourriture, l'intimité, et la vérité primitive d'être humain.

Alors, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai commencé à me marier. Partout.

Pologne, 1985. La phase d'avant-mariage était un chef-d'œuvre : elle te donnait tout, les proches t'adoraient, et tout le monde souriait parce qu'ils savaient qu'après la cérémonie... tu serais seul pour les 50 ans à venir.

Et comme j'ai été élevé huit ans dans un internat catholique, j'insistais pour deux phases : d'abord le rituel spirituel, la paperasse légale plus tard. Bien plus tard. Trop tard. En réalité... jamais.

Entre 1985 et 1992, le monde a cru que je m'étais marié presque trois fois. Les rituels étaient parfaits. La partie légale ? J'étais toujours « indisponible ».

Puis la vie a fait ce que la vie fait toujours : elle m'a envoyé une femme qui vivait à cent mètres de chez moi. Elle a cassé le système. Elle m'a épousé convaincue que c'était mon idée. Je l'ai laissée le croire. Parce que perdre contre elle était la seule vraie victoire. Résultat : trois enfants, trente-trois ans de mariage.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Entre 1995 et 2015, j'ai collectionné onze autres mariages symboliques à travers le monde. Même rituel, même magie, même fuite. Les gens ne me croyaient pas. Ils ne me croient toujours pas.

Et un jour j'ai compris quelque chose de simple : je ne pouvais pas épouser toutes les femmes de la terre. Je ne pouvais pas toutes les garder. Mais je pouvais garder les moments. Un à la fois. Parce que les femmes — toutes — nous ont toujours été supérieures, à nous les hommes.

Et je suis toujours là, à essayer encore de les conquérir, un moment à la fois. Parce que c'est le seul mariage auquel j'aie jamais honnêtement cru.

Ferdinando

Ferdinando Frega — gillettenarrative.com